

**NI TOUJOURS PLUS, NI TOUJOURS MOINS...
MAIS TOUJOURS MIEUX ?
(suite)**

Mon post « ni toujours plus, ni toujours moins... mais toujours mieux », publié le 10 juin 2022 sur LinkedIn a suscité une réaction qui m'a intrigué, et fait réfléchir.

D'abord un commentaire dont le sens est probablement plus critique qu'approbatif : « *Intéressante cette croyance que pour avoir plus nous devrions avoir du moins ... et donc renoncer (deuil ???) !* » qui se précise par « *la vois / probablement « vous »/ décrivez un jeu à somme nulle ... dans un approche plutôt « pensée complexe », il est envisageable de n'avoir que des plus à condition de changer de niveau paradigmatique... »* avant de « *me laisser à ma rationalisation* » c'est-à-dire me renvoyant aimablement sans doute à mon inconscient¹ !

Ces références au changement de paradigme, et à la théorie des jeux, deux « classiques » dans l'histoire de l'approche systémique, ne m'ont pas immédiatement mis la puce à l'oreille. Mais cela m'a invité à reprendre ces notions, et à tenter de comprendre le malentendu qui m'avait semblé s'exprimer dans ces remarques.

C'est sans doute l'emploi de + et de – qui a incité mon lecteur à penser en termes quantitatifs alors que tout mon propos était justement d'inviter chacun de nous à passer du quantitatif pseudo-objectif à un qualitatif subjectif. Tout ne se mesure pas. Pas quantitativement en tout cas.

Les jeux à somme nulle (John Von Neumann et Oskar Morgenstern)...

Ils se définissent par une totalisation des gains et des pertes équivalant à zéro : les gains des uns supposent des pertes égales pour les autres. Comme l'indique l'article « jeux à somme nulle » de Wikipedia² : « *la modélisation de phénomènes réels par des jeux à somme nulle n'est que rarement raisonnable, tant elle nécessite de formuler des hypothèses simplificatrices éloignées de toute vraisemblance. Elle est toutefois utilisée à des fins pédagogiques...* »

La complexité, dont je tente (mal semble-t-il) de tenir compte, ne permet pas ce genre de simplification et impose bien au contraire d'envisager une multiplicité de paramètres hétérogènes, dont la conscience ne percevra toujours qu'une partie : tout point de vue conscient est toujours partiel.

Par exemple, le célèbre « dilemme du prisonnier », réduit à un calcul purement « économique » (comptabilisé en années de prison) ne tient absolument pas compte de la confiance, de la loyauté, de l'esprit de sacrifice qu'il peut y avoir entre des prisonniers incarnés et réels ... S'il avait eu un comportement seulement fondé sur son intérêt (à survivre), jamais Jean Moulin ne se serait suicidé ! J'ai toujours eu une certaine aversion pour ces « jeux » logiques. Sans doute parce que je ne suis pas très doué dans ce domaine.

« N'avoir que des plus »

Pourquoi pas. C'est un bel idéal et il n'y a aucune raison de ne pas souhaiter aller dans cette direction. La seule « théorie » que je connaisse qui l'affirme, c'est celle du ruissellement, qui paraît-il n'est soutenue par personne mais est quand même

¹ Définition du Larousse : « *Justification logique et consciente d'une conduite qui relève de motivations inconscientes.* »

² https://fr.wikipedia.org/wiki/Jeu_%C3%A0_somme_nulle

invoquée. Il est vrai que la pauvreté a reculé en Chine alors que les milliardaires s'y sont multipliés. Le compte est bon ! à condition quand même d'oublier les conditions de vie de beaucoup, les camps de travail forcé, et une vie sociale particulièrement encadrée.

De plus, il ne faudrait pas oublier que ces *plus* et ces *moins* n'ont rien d'objectif, que ce sont des étiquettes, collées par des acteurs sur des faits, des événements, des éléments qui eux sont objectivables mais qui peuvent être vécus de façons très différentes. Ce qui apparaîtra comme positif à l'un peut être vu comme négatif pour un autre. Et, autre apport d'une vision systémique, les deux manières de voir sont « vraies », c'est-à-dire validées dans leur contexte de référence. De même, ce n'est que par un abus de langage que les systémiciens disent qu'une relation est symétrique ou complémentaire. Chaque relation est suffisamment complexe (= dialogique) pour que l'on puisse *la lire comme* symétrique ou complémentaire. Et cette possibilité d'une multiplicité des lectures n'est pas qu'entre les uns et les autres, mais en chacun de nous. Une information supplémentaire fait basculer positivement quelque chose qui était perçu comme négatif, et inversement... Si les humains arrivent, parfois, à s'entendre pour une mise en œuvre d'une solution acceptable pour tous, ces tous ne sont jamais que quelques-uns, et la solution acceptée suppose des compromis synonymes de renoncements, de calculs coûts/bénéfices.

Sans doute, chacune de nos décisions est-elle influencée par des « biais cognitifs » qui injurient la raison. Mais elles le sont aussi par des biais *affectifs*, et des biais *éthiques* qui ne sont ni comptables ni même comptabilisables.

Les « niveaux paradigmatiques » et la théorie du changement de type 1 ou 2

Je rapproche peut-être à tort cette allusion à des niveaux paradigmatiques et la théorie des types logiques. Cette séduisante théorie que l'on doit à Bertrand Russell a semblé répondre à la question des comportements « paradoxaux » : elle nous dit qu'il y a alors confusion entre les éléments et leur classe d'appartenance. Le « vrai » changement » porte sur la classe et non sur l'ajout ou le retrait d'un élément de même nature à l'intérieur de cette classe.

Séduisante intellectuellement, apparemment claire, cette modélisation ne me semble pas coller avec la clinique. Je ne suis pas le seul à le remarquer d'ailleurs : parfois, enlever ou ajouter un élément modifie durablement le système qui est amené à adapter ses règles à cause de cette présence (ou absence) nouvelle. En somme, je le dis sans provocation aucune même si c'est souvent compris comme ça, le changement de type 1 ou de type 2, on ne l'identifie qu'après coup ! Si le changement est durable, on le dira de type 2, s'il ne tient pas on dira qu'on n'a produit qu'un changement de type 1. Mais comme, de toute façon, nous ne sommes pas des intervenants tout puissants, s'il est légitime de se réjouir d'un résultat satisfaisant, ce l'est moins de s'en attribuer la paternité exclusive. C'est ce que font nos consultants de ce que nous faisons avec eux qui (co)construit ce résultat, et cela, parfois, malgré nos maladroites, et au-delà de nos intentions.

Le titre de mon texte aurait sans doute été plus clair et explicite si je l'avais formulé ainsi

AJOUTER DU QUALITATIF AU QUANTITATIF...

Pour une approche complexe et humaine des systèmes

Merci à mon commentateur de m'avoir donné ainsi l'occasion de préciser mes idées, sans doute discutables. Mais n'est-ce pas le but de toute parole que d'ouvrir au dialogue ?